

Heureuse rencontre (L'), en un acte et en prose

Auteur : Rozet, Mme ; Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819)

Description & Analyse

DescriptionComédie en un acte et en prose

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

28 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque de Lyon, Part-Dieu, Silo Ancien (cote 358943)

Identifiant Ark sur l'auteur

- <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb10206646x>
- <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12001378f>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques28 p. (A la fin, réclame pour Jacques Garrigan, impr.-libr. à Avignon ; in-8)

Date1771

LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition

numérique)

Citer cette page

Rozet, Mme ; Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819), *Heureuse rencontre (L')*, en un acte et en prose, 1771

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 16/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/396>

Copier

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

369. Comedie
L'HEUREUSE

358943

RENCONTRE,

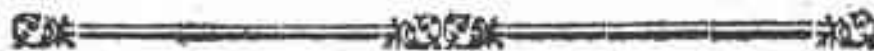
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR MESDAMES R..., ET...,



NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS ;

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée,
près du Quai des Augustins,



M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A C T E U R S.

V I N C E N T.

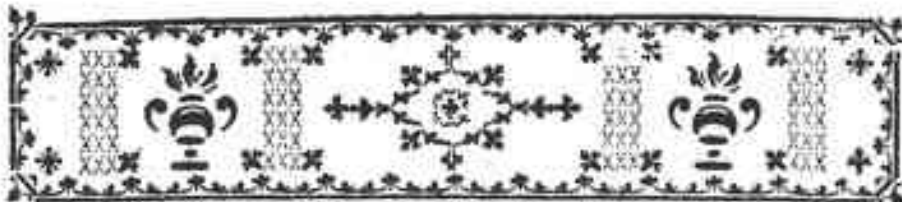
Madame V I N C E N T.

L A U R E N C E, Fille de Vincent.

V A L E N T I N.

U S T A C H E, Soldat, Fils de Vincent.

L E S E R G E N T.



L'HEUREUSE RENCONTRE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, *seul.*
CE que c'est que la vie ! Ah ! vivre , c'est avoir du souci ; de l'embarras. Quand j'étois garçon , j'étois amoureux , ma maîtresse ne vouloit pas m'écouter , elle me faisoit donner au diable. Je l'épousai ; & depuis , à mon tour , je ne l'écoute gueres ; elle me fait damner , c'est cent fois pis. Nous travaillons toute l'année , & au bout vient une mauvaise récolte. La grêle abîme nos vignes , le raisin coule , ou il pourrit. Cependant il faut manger , il faut boire sur-tout. Et le Seigneur , & le Décimateur & le Collecteur... Pauvre moi ! Pauvre Vincent ! Que de peines ! Et puis mourir ! J'avois un garçon , un fainéant , un libertin , il s'est engagé : on me mande que les troupes l'ont rangé. Il est Am... Anspessade ; à la bonne heure , il se poussera. Mais sa sœur , la petite friponne ! S'amouracher d'un jeune godelureau , qui , à la vérité , n'est pas laid , mais voilà tout , qu'on ne connoît ni d'Eve ni d'Adam , qui n'est rien que le garçon laboureur du compere Médard... Et elle veut l'épouser ; je ne le souffrirai mordi pas... Tandis que son frere s'avance , qu'il peut devenir Général , Caporal , que fais-je ? Le bel honneur d'avoir pour beau-frere le valet du Compere ! Oh ! nous allons voir , nous allons voir... Laurence , eh ! Laurence.

A ij

SCENE II.

VINCENT, LAURENCE.

LAURENCE.

P Lait-il, mon pere ?

VINCENT.

C'est aujourd'hui Dimanche : as-tu été chez ton parrain ?

LAURENCE.

Oui, mon pere.

VINCENT.

Et par où as-tu passé pour aller chez ton parrain ?

LAURENCE.

Derrière la maison du compere Médard.

VINCENT.

Et ne t'avois-je pas défendu de passer par-là ?

LAURENCE.

Vous m'aviez défendu de passer par devant.

VINCENT.

Et vous avez donné le bras à M. Valentin ? N'est-ce pas ?

LAURENCE.

Pardonnez-moi, mon pere.

VINCENT.

Vous mentez, Laurence, vous mentez ; cela se lit dans vos yeux.

LAURENCE.

Ah ! mon pere, je vous fais excuse : je ne lui ai pas donné le bras, il me l'a pris malgré moi.

VINCENT.

Et que vous a-t-il dit, s'il vous plaît, pendant le chemin ?

LAURENCE.

Je n'en fais rien. Comme vous ne voulez pas que je lui parle, je n'ai pas osé l'écouter, parce que je n'aurois peut être pas pu m'empêcher de lui répondre. Pourtant j'ai entendu qu'il me disoit : « Laurence, vous ne m'aimez plus : eh bien ! » je m'en irai ; mais dites-moi ce que je vous ai fait ». Je l'ai regardé, il avoit les larmes aux yeux ; & comme il m'a demandé si j'irois sous les ormes avec les autres aujourd'hui, je lui ai serré la main.

VINCENT.

Ouais ! Et voilà comment les filles sont obéissantes ! Il me prend envie de (*Il fait semblant de la vouloir frapper.*) Mamefelle, je vous défends d'aller à la danse cette après-midi, entendez-vous ? Et si vous y allez vous savez de quel bois je me chauffe. Rentrez à la maison aider ta mere à faire le ménage ; va, marche. (*En la regardant aller.*) Oui, oui, pleure, va.

SCENE III.

VINCENT, *seul.*

Je ne connois rien d'aussi têtue qu'une fille amoureuse. La mienne seroit capable de quelque folie. J'aurai beau faire, ils se parleront toujours. Il n'y a qu'un moyen : il faut que son Valentin parte. Quand elle ne le verra plus, elle ne l'aimera plus. Ah ! si mon garçon que j'attends étoit ici, qu'il le feroit bien dénicher ! Car, d'en parler au compere Médard, c'est peine perdue ; il dit que c'est un bon travailleur, qu'il en est content ; il veut que je lui donne ma fille.

SCENE IV.

VINCENT, Mde. VINCENT.

Me. VINCENT.

Qu'avez-vous donc fait à notre fille, Vincent ? Je l'ai laissée appuyée sur la table, la tête dans ses mains : cette pauvre enfant se désole.

VINCENT, *brusquement.*

Tais-toi, toi, & ne viens pas me casser la tête avec ta fille.

Me. VINCENT.

Vous êtes trop rude, mon mari.

VINCENT, *contrefaisant sa voix.*

Et vous trop douce ma femme.

Me. VINCENT.

Il ne faut pas conduire ainsi la Jeunesse.

VINCENT.

Qu'est-ce à dire ; il ne faut pas ? Vous voilà bien plaisante avec vos avis ! Et pour qui me prend-on ici ? pour un Jean de Nivelles ? Voyons, réponds : est-ce ma fille ? tu n'oserois me dire que ce ne l'est pas. Le Charbonnier est maître dans sa cabane, la dime est au Curé, la taille au Roi ; & jarni, puisque c'est ma fille ; j'en suis le maître ; & je suis ton maître aussi, parce que tu'es ma femme.

Me. VINCENT.

Mais vous n'êtes pas son maître pour lui faire du mal ; peut-être ?

VINCENT.

Qu'appelles-tu, faire du mal ? J'ai eu envie de lui donner quelques soufflets : est-ce que cette envie lui a fait du mal, quand je ne l'ai pas touchée ?

6 L'HEUREUSE RENCONTRE ;

Me. V I N C E N T.

Mais vous lui avez dit quelque chose qui lui a fait de la peine ?

V I N C E N T.

Eh ! oui, je lui ai défendu de voir son amoureux ; la pauvre petite ! va la consoler, va. Fais mieux, cours chercher son Valentin, il l'empêchera de pleurer. J'annonce, ma femme, si vous aviez bien rempli les devoirs d'une bonne mère, cela n'arriveroit pas.

Me. V I N C E N T.

Mais c'est vous qui êtes cause qu'elle l'aime.

V I N C E N T.

Comment ! c'est moi ! en voici bien d'une autre : quand je lui défends de le voir, de lui parler, c'est moi qui suis cause qu'elle l'aime ?

Me. V I N C E N T.

Oui, justement. Tenez, votre fille n'y songeoit pas ; vous avez été la tracasser ; Valentin par-ci, Valentin par-là ; il est joli, elle y a fait attention ; vous avez voulu empêcher ce jeune homme devenir chez vous, votre fille a fait tout ce qu'elle a pu pour le voir ; il l'a demandée en mariage, vous l'avez refusé, elle en a tout-à-fait raffolé. Ainsi vous voyez bien que.....

V I N C E N T.

Ainsi je vous bien que la fille n'est qu'une petite entêtée, & la mère, une sotte & & une babillarde.

Me. V I N C E N T.

Mon Dieu ! Vincent, comme vous me parlez ! Vous ne m'auriez pas dit cela il y a vingt-cinq ans.

V I N C E N T.

Vingt-cinq ans, vingt-cinq ans..... peut-on se souvenir de vingt-cinq ans, & camper toujours cela au nez des gens ? J'étois un nigaud, il y a vingt cinq ans, & je ne le suis plus. Je croyois qu'une femme étoit toujours douce, toujours bonne, toujours complaisante ; mais ouiche ! tu creverois plutôt que de ne pas venir m'ergotter, me contrecarrer, me faire tourner la cervelle.

Me. V I N C E N T.

Je ne vous fais rien, Vincent, si j'ai raison.

V I N C E N T.

Comment ! ce n'est donc rien d'avoir raison contre ton mari ? mais écoute une fois, comme en cent : vous aurez beau, ta Laurence & toi, venir me corner aux oreilles, c'est ceci, c'est cela, patati, patata, c'est ma fille ; je suis son père, je la marierai comment, & quand il me plaira ; & ce ne sera pas avec Monsieur Valentin.

SCENE V.

Me. VINCENT, VINCENT, LAURENCE.

LAURENCE.
MOn pere, mon pere, voilà mon frere Ustache.

VINCENT.
 Ton frere Ustache ? & où est-il, où est-il ?

LAURENCE.
 Il vient vous trouver, il pose son havresac sur le coffre ;
 tenez, le voilà.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. USTACHE.

VINCENT.
AHE ! bon jour, mon garçon, bon jour, mon pauvre
 Ustache. Viens, que je t'embrasse.

Me. VINCENT.
 Viens que je te serre dans mes bras. Que je suis aise de
 de te voir !

USTACHE.
 Bon jour, mon pere ; bon jour, ma mere : je suis bien-
 aise aussi de vous embrasser.

VINCENT.
 Et comment te portes-tu, mon enfant ? Vois, notre fem-
 me, comme il a grandi ! Eh ! bien, que dis-tu de l'ar-
 mée ? c'est une belle chose, n'est il pas vrai ? oh ! tu me
 conteras tout ce que tu as vu ; car j'aime qu'on me conte,
 moi. Mais à propos, es-tu venu à pied ?

USTACHE.
 Oui, mon pere.

VINCENT.
 Comment ! tu es Anspessade ! est-ce que tu n'as pas en-
 core un carrosse ?

USTACHE.
 Pas tout-à-fait encore, mon pere ; mais il ne faut pas
 que cela vous étonne. J'ai fait route avec mon Sergent,
 qui est plus que moi dans la compagnie : il a profité, com-
 me votre fils de la commodité du chemin.

VINCENT.
 Vous êtes venus à pied ? pauvres diables ! Et pourquoi ne
 l'as-tu pas amené chez nous, ton Sergent ?

U S T A C H E.

Il y viendra, mon pere : mais il s'est arrêté au premier bouchon pour s'y habiller. Dame ! c'est que c'est un grivois !... C'est qu'au Régiment , il étoit toujours avec les Officiers ; il a étudié , il fait des livres par cœur ; & puis il vous fait des contes , il faut l'entendre ! c'est à mourir de rire.

V I N C E N T.

Bon , tant mieux , il nous amusera. Mais dis-moi : puisqu'il est si ami des Officiers , pourquoi a-t-il quitté le régiment ?

U S T A C H E.

D'abord il a un congé de semestre , & son pays n'est pas loin d'ici ; ensuite , il est chargé de faire recrue : nous verrons..

V I N C E N T.

Il y a de la jeunesse ici : quand on te verra comme tu es , cela tentera. Moi , j'aime qu'on aille servir le Roi , & si j'étois jeune encore. ... je voudrais sur-tout un beau nom de guerre. A propos , dis-moi un peu le tien.

U S T A C H E.

Je m'appelle la Valeur , & voilà pourquoi tout le monde m'aime dans le Régiment. Mais , mon pere , savez-vous que nous n'avons pas mal marché ce matin ? Est-ce qu'on ne boit plus dans notre pays ?

V I N C E N T.

Ah ! ah ! Monsieur Ustache , vous ne laissez rien dans le verre , à ce que je vois : allons , allons , je t'en aime mieux , tu tiens de ton pere. Viens , mon fils , viens ; il nous reste un tonneau de vin vieux , & morguienne , nous le mettrons à sec avant que tu t'en ailles. Ecoute , toi , Laurence ; tu t'en iras chercher ce Monsieur Sergent à son auberge , dans une demi-heure , pas avant , entends-tu ? parce que , quand on a des étrangers , il faut faire attention à eux , & je veux jaser sans gêne avec mon fils , dans ces premiers momens ; & sur-tout tu n'iras pas à la danse , non.

U S T A C H E.

Pourquoi donc , mon pere ?

V I N C E N T.

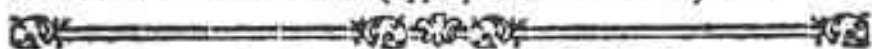
Je te le dirai tantôt.

S C E N E V I I.

L A U R E N C E , *seule.*

J'Ai bien du plaisir à revoir mon frere ; mais je n'ose pas rentrer dans la maison , parce que mon pere va lui parler de Valentin & de moi ; cela me feroit honte , me feroit peut-être pleurer.

pleurer. J'ai envie, en attendant que j'aille à cette auberge, d'entrer dans le jardin pour y faire un bouquet.... Oh ! non, je ne verrai pas Valentin. Ah ! si je pouvois le rencontrer en passant par le village ! Le cœur me bat d'y penser ; mais il sera à la danse, il croit que je m'y trouverai. Je n'irai pas, mon pere me l'a défendu ; j'en suis bien mortifiée. Ce n'est pas que je me soucie de danser, & si Valentin n'étoit pas sous l'ormeau.... Comme je m'ennuie ! comme je désobéirois à mon pere, si je.... mais non... Valentin lui-même m'en sauroit mauvais gré. Je suis bien sure qu'il est triste aussi, lui. Triste... peut-être je me trompe, peut-être que Rosette, qui lui fait les yeux doux, l'a fait asseoir à côté d'elle, peut-être il tient sa main dans les siennes, peut-être qu'il danse avec elle. Ah ! Valentin, je n'en ferois pas tant, moi ; si vous n'étiez pas d'une assemblée, assurément on auroit beau me venir prier, je refuserois tout le monde. (*apercevant Valentin.*) Ah !



SCENE VIII.

VALENTIN, LAURENCE.

C'EST vous ! LAURENCE.

VALENTIN.

Oui. Cela vous étonne, Mademoiselle Laurence ?

LAURENCE.

Non ; je songeois à vous. Mais, Valentin, allez-vous-en ; si mon pere venoit..... Si mon frere, qui vient d'arriver sortoit....

VALENTIN.

Votre frere est arrivé ! Ah ! que j'en suis joyeux ! Vous m'avez dit qu'il vous aimoit, je ferai en sorte qu'il m'aime aussi, & s'il pouvoit gagner Monsieur Vincent....

LAURENCE.

J'y ai déjà bien pensé ; mais, je vous en prie, allez-vous-en. Je tremble que l'on ne vous aperçoive.

VALENTIN.

Je vais vous obéir. Je vois bien que vous n'avez plus de plaisir avec moi.

LAURENCE.

Ah ! si je n'en avois pas.....

VALENTIN.

Vous en avez ! Laurence, ma chere Laurence, laissez-moi vous vous voir, vous parler, laissez-moi respirer ; car je ne suis bien qu'où vous êtes : tenez, approchons-nous de cette palissade ; je me mettrai derriere ; si quelqu'un paroît,

B

10 L'HEUREUSE RENCONTRE;
nous le verrons, je m'éloignerai; ayez pour moi cette com-
plaisance. Hélas! si je n'étois soutenu par l'espérance qu'un
jour nous adoucirons votre pere, je serois mort de chagrin.

LAURENCE.

Adoucir mon pere!.... je ne serai pas si heureuse.

VALENTIN.

En me disant cela, vous faites croître ma peine, ma Lau-
rence: j'ai fait parler à Monsieur Vincent: je veux tout es-
sayer; je lui parlerai moi-même; je le prierai à genoux;
c'est votre pere, il doit avoir un bon cœur; je l'attendrirai,
il m'accordera sa fille.

LAURENCE.

Et s'il vous refuse?

VALENTIN.

S'il me refuse, je m'adresserai à votre frere, je lui dirai
de m'engager, nous irons à la guerre, ensemble & j'espère que
quelque bon coup de fusil me débarrassera de ma tristesse: si
pourrant, quand je serai loin d'ici, la tristesse me laisse assez
de temps en vie; car tenez, Laurence, quand je songe qu'il
faut vous quitter, mon poulx ne bat plus, j'ai froid par tout
le corps.

LAURENCE.

Valentin, mon pauvre Valentin.

VALENTIN.

Ma chere Laurence!... vous pleurez!

LAURENCE.

Ah! si j'étois ma maîtresse....

VALENTIN.

Eh bien?

LAURENCE.

Vous ne me devinez pas?

VALENTIN.

Si c'est ce que je devine, dites-le-moi tout haut, ne crai-
gnez pas de me faire trop de plaisir.

LAURENCE.

Eh bien! si j'étois ma maîtresse, Laurence seroit à vous.

VALENTIN.

Grand Dieu! Et après cela je suis encore malheureux!
Oh! oui, plus malheureux que je n'étois. Ah! Laurence,
peut-être je n'aurai jamais le bonheur de vous voir ma femme,
vous serez celle d'un autre; il vous aimera; pourroit-il ne
pas vous aimer? Mais jamais il ne vous aimera comme moi.

LAURENCE.

Valentin, qu'est-ce que vous avez le courage de me dire?
La femme d'un autre que vous! Non, non, rien ne m'y

COMÉDIE.

11

feroit résoudre. Eh ! que m'importe , quand il m'aimeroit
autant que vous ? je ne l'aimerois pas , moi.

VALENTIN.

Que dit votre mere ?

LAURENCE.

Elle nous plaint , & voudroit pouvoir nous servir ; mais
mon pere ne l'écoute pas.

VALENTIN.

Mais pourquoi ne veut-il pas de moi ?

LAURENCE.

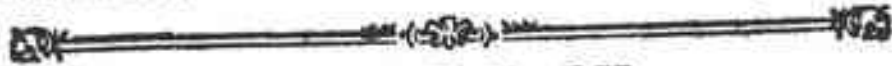
Je n'en fais rien.

VALENTIN.

Je vous ai dit , Laurence , d'où j'étois. Ma famille est à
son aise. Vous savez bien que sans vous je ne serois pas gar-
çon laboureur. Mon pere m'aime , & d'autant plus que mon
autre frere , que l'on vouloit faire Prêtre , est allé à la guerre
depuis dix ans. Mon pere sera bien-aise de me voir marié. Je
n'ai pas parlé de tout cela à Maître Médard , parce qu'il vou-
droit déjà que j'épousasse sa fille ; mais je verrai Monsieur
Vincent , & je lui conterai tout.

LAURENCE , *appercevant son pere.*

St , le voilà qui sort avec mon frere. Enfoncez vous dans
ces halliers , & vous vous montrerez quand il sera seul.



SCENE IX.

LAURENCE , VINCENT , USTACHE.

VINCENT , *d Laurence.*

Que fais-tu là ?

LAURENCE.

Rien , mon pere

VINCENT.

Oh ! je le crois bien , c'est ta courume. Tiens , Ustache ;
voilà ta sœur ; il y a quelque tems qu'elle étoit gentille , soi-
gneuse , s'occupant toujours. Quand je rentrois à la maison ,
elle me venoit sauter au cou : » Mon pere , voulez-vous
» boire ? Je vais tirer du vin. Mon pere , vous avez chaud ,
» prenez garde de vous enrhummer « Elle cousoit , filoit , tri-
cotoit , avoit l'œil sur la basse-cour ; elle cherchoit à me sou-
lager en tout , dans les semailles , dans le sarclage , dans les
moissons ; mais depuis que Monsieur Valentin , le garçon du
compere Médard , lui fait la cour , ce n'est plus rien de tout
cela. Elle me regarde non plus qu'un chien ; son ouvrage lui
tombe des mains quand elle reste à la maison : s'il faut ailer

B ij

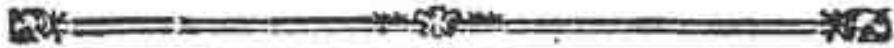
12 L'HEUREUSE RENCONTRE ;
aux champs , elle n'y va qu'en dandinant ; tout ce qu'elle fait ;
c'est cahin , caha. Je ne l'ai vu travailler de cœur qu'un jour
de ces vendanges ; il est vrai que Valentin étoit des nôtres.
Elle gronde toute la semaine , & si le Dimanche elle est un
peu plus gaie , c'est que....

LAURENCE.

Mon pere , voulez-vous que j'aille quérir ce Monsieur qu'a
est venu avec mon frere ?

VINCENT.

Oui. Va , & tâche de te dépêcher.



SCENE X.

VINCENT , USTACHE.

USTACHE.

Dites-moi , mon pere , qu'est-ce que ce Valentin ?

VINCENT.

Je te l'ai déjà dit , c'est le garçon laboureur du compere
Médard.

USTACHE.

Mais est-ce que....

VINCENT.

Oui , il est amoureux de ta sœur , & , entre nous , je crains
fort que....

USTACHE.

Comment ventrebleu ! Ah ! tête , ah ! mort ! vertu sang
bleu , ma sœur....

VINCENT.

Eh ! finis , tu me fais peur ; ta sœur est sage.

USTACHE.

Et combien y a-t-il de temps qu'ils se connoissent ?

VINCENT.

Il y a neuf ou dix mois.

USTACHE.

Neuf ou dix mois ! ah ! cent diables...

VINCENT.

Finis , te dis-je , ta sœur est sage , j'en mettrois la main
au feu. Mais , vois-tu ! je serois fâché qu'elle se lassât de
l'être , & je voudrois bien que la premiere fois que Va-
lentin se trouvera avec elle , tu lui fisses....

USTACHE.

Oui , je lui passerai mon épée au travers du corps,

VINCENT.

Non ; je voudrois....

USTACHE.

Oui, je lui couperai seulement le nez & les oreilles.

VINCENT, *s'impatientant.*

Eh ! non ; je voudrais...

USTACHE.

Oui, je ne ferai que lui casser les bras.

VINCENT.

Veux-tu te taire, maudit bavard, & laisser parler ton pere ?

USTACHE.

Ah ! parlez, parlez.

VINCENT.

Je t'ai tiré en particulier, pour ne pas te dire cela devant ta mere, qui le diroit à sa fille ; qui le diroit à son amoureux. Je voudrais....

USTACHE.

Oui, je...

VINCENT, *le regarde, & dit d'un ton fâché :*

Oui, je.... hum. (*D'un ton radouci.*) Je voudrais que la premiere fois qu'ils se trouveront ensemble, tu fisses peur à ce Valentin, & qu'il désertât le village.

USTACHE.

Attendez.... comment est-il bâti ? est-il grand ? a-t-il bien cinq pieds & quelques pouces ?

VINCENT.

Oui, oui.

USTACHE.

Eh bien ! laissez-faire, nous l'engagerons, & je le ferai partir pour le Régiment.

VINCENT.

C'est bien dit, tu as raison. Ne t'inquiete pas : le beau premier moment qu'ils se parleront, je t'avertirai. Rentre le premier, afin que ma femme n'ait point de soupçons.

USTACHE.

Un moment. Il me vient une idée : vous ne voulez pas donner ma sœur à quelque manant. peut-être ?

VINCENT.

Non, non pas.

USTACHE.

J'ai envie de tâter mon Sergent à ce sujet : qu'en pensez-vous ? C'est un luron, je vous l'ai déjà dit, il fera son chemin ; & vous auriez la satisfaction d'avoir un jour dans votre famille deux hommes avancés au service, ce qui ne seroit pas une petite gloire. Si ce mariage réussissoit, je pense que ce seroit une bonne affaire.

VINCENT.

Eh ! mais oui.... oui, pas mal raisonné.... Allons, fais à

14 L'HEUREUSE RENCONTRE,
ta fantaisie : je t'en donne la permission. Mais ne me mets
pas trop à découvert en cas de refus.

U S T A C H E.

Laissez, laissez-moi faire : mille z'yeux ! je ne suis pas
un sot.

V I N C E N T.

En effet, je te trouve plus d'esprit qu'à ton ordinaire :
fais donc ce que tu voudras, & rentre d'abord.



S C E N E X I.

V I N C E N T, *seul.*

Patience, Monsieur Valentin. Laurence ne sera pas pour
vous. Nous vous procurerons un habit qui ne vous coûtera
rien ; & vous irez ailleurs faire le beau.



S C E N E X I I.

V I N C E N T, V A L E N T I N.

V I N C E N T.

D'Ou diantre est-ce que vous sortez ?

V A L E N T I N.

Je viens, Monsieur Vincent.....

V I N C E N T.

Vous venez..... quoi faire ? qu'est-ce que vous voulez ?

V A L E N T I N.

Je desirerois vous dire un mot.

V I N C E N T.

Et moi je vous ai dit de ne pas mettre les pieds chez nous :
je n'ai rien de plus à vous dire.

V A L E N T I N.

Je vous en prie, un mot, Monsieur Vincent.

V I N C E N T.

Dites-moi donc adieu ; car je vous laisse.

V A L E N T I N.

Je vous en conjure, écoutez-moi.

V I N C E N T.

Allons, voyons donc, qu'y a-t-il ?

V A L E N T I N.

Vous êtes fâché contre moi, je ne vous ai pourtant jamais
rien fait.

V I N C E N T.

Pardi, je vous le conseillerois ; essayez pour voir de me faire

COMÉDIE.

quelque chose , je vous montrerai si j'ai les bras gourds. Est-ce tout ?

VALENTIN.

Maître Médard vous a parlé , M. Vincent ?

VINCENT.

C'est pour cela que vous m'arrêtez ? j'ai fait réponse.

VALENTIN.

Mais , Monsieur Vincent....

VINCENT.

Mais , Monsieur Valentin , savez-vous que je vous trouve singulier de vouloir épouser Laurence , qui est ma fille & la sœur d'un Anspessade ?

VALENTIN.

Je voudois être le fils d'un Prince pour que vous ne me la refusassiez pas.

VINCENT.

Je ne suis pas sûr si je vous la donnerois , fussiez-vous..... on ne connoît pas tant seulement votre pere.

VALENTIN.

Monsieur Vincent , je n'ai pas voulu le dire à votre compere Médard ; mais je vais vous avouer tout. Mon pere demeure à Varicour , à cinq lieues d'ici ; c'est un des gros Fermiers de l'endroit. Il y a dix mois que je vins à la fête de ce village : je vis Mademoiselle Laurence , & d'abord je sentis que tout le contentement de ma vie dépendoit de l'avoir pour femme. Je revins chez nous , je ne pouvois plus que penser à elle ; je ne mangeois plus , je ne buvois plus.

VINCENT , d'un ton radouci.

Vous ne buviez plus , M. Valentin ?... Ah ! Vous voulez m'attendrir ; mais je vous avertis qu'il n'en sera rien. Cependant , continuez.

VALENTIN.

Pour m'achever , mon pere vouloit me faire épouser une fille avec laquelle j'avois tenu un enfant. Je me sauvai de la maison , & je me rendis ici tout droit. A votre refus , je me mis garçon de Me. Médard. J'eus d'abord beaucoup de peine à parler à votre fille : quand j'étois avec elle , je ne savois que lui dire ; mais enfin , je m'enhardis , & après un long temps , je fus assez heureux pour qu'elle consentit que je vous la fisse demander. Accordez - la - moi , Monsieur Vincent. Un de mes amis m'a fait avertir que mon pere consentira à tout ce que je voudrai. Je ne vous demande ni dot , ni bien ; je ne veux qu'elle.

VINCENT.

Comment l'entendez-vous , ni dot , ni bien ? Est-ce que vous ne la croyez pas légitime ? Apprenez qu'elle a son trousse-

16 L'HEUREUSE RENCONTRE ;

seau, deux journaux de terre, & cent écus dont sa grand'mère l'a fait héritière..... J'aime ma fille ; &, le jour de ses noces, la terre & l'argent appartiendront à son mari.

V A L E N T I N.

Eh bien ! Monsieur Vincent ; je prendrai le trousseau, la dot, le bien ; tout ce qu'il vous plaira. Vous aimez Laurence ; peut-être ne voulez-vous pas qu'elle vous quitte ; eh bien ! nous demeurerons ensemble. Je vous servirai deux, trois, quatre, cinq, six ans. Il ne me faudra point de gages ; vos travaux se feront sans qu'il vous en coûte ni soucis, ni peine ; ma femme vous soignera, mes enfans vous amuseront, vous caresseront, &.....

V I N C E N T.

Tout beau, tout beau donc, Monsieur Valentin ! mais c'est un plaisir de vous laisser agencer vos flûtes. Vous prenez la dot, vous épousez la fille, vous avez des enfans ; & moi donc, moi ? vous me contez pour rien ? C'est un zéro en chiffre que Maître Vincent ? Et non, non, ce n'est pas un zéro : vous n'aurez pas Laurence ; je l'ai mis là, vous ne l'aurez pas.

V A L E N T I N.

Vous ferez son malheur, vous ferez le mien ; je l'aime ; elle m'aime, Monsieur Vincent.

V I N C E N T.

C'est une impertinente de vous aimer sans ma permission : & vous êtes un mal-avisé de vous être fait aimer, sans m'en parler. Vous ferez tous les deux pénitence de votre sottise.

V A L E N T I N.

Je vous en conjure à genoux par ce que vous aimez le plus ; ne nous séparez pas, ne nous faites pas mourir de chagrin, Monsieur Vincent.

(Il se jette à genoux.)

V I N C E N T, attendri.

Mordienne !.... non.... vous ne me gagnerez pas.... &.... O le Gille, qui se met aux genoux des gens pour avoir une femme ! Fi, fi, fi, le nigaud !

V A L E N T I N.

Corbieu ! Monsieur Vincent, c'est bien vilain de vous moquer comme cela d'un malheureux : si vous n'étiez pas le père de Laurence, je vous....

V I N C E N T.

Qu'est-ce que vous feriez ?

V A L E N T I N.

Si je ne retenois mon courage, je crois que je vous étranglerois.

V I N C E N T,

COMEDIE.
VINCENT.

17

Tu m'étranglerois !... il ne s'en faut de rien que je ne te...
J'allois me laisser fléchir, mais... tu m'étranglerois !... Je te
donnerai ma fille, va !... J'aimerois mieux que les fièvres
quartaines....

VALENTIN.

Ah ! M. Vincent, c'est un moment de vivacité ; je vous en
demande pardon, ne me refusez pas pour votre gendre.

VINCENT.

Moi, devenir ton beau-père, pour....

VALENTIN.

M. Vincent encore une fois, je vous demande pardon de
mon emportement ; excusez-moi, je n'y étois plus, la colère
m'avoit fait perdre l'esprit.

VINCENT.

Ah ! tu me demandes pardon ! je te pardonnerai, mais
quand tu me l'auras payé. Je te pardonnerai bientôt, peut-
être. Bon jour, bon jour, M. Valentin. (*à part*) Patience,
dans un moment... mon garçon est là.

SCENE XIII.

VALENTIN, *seul*.

JE suis bien malheureux ! Dans l'instant où il se laissoit tou-
cher.... Ah ! maudite extravagance ! Mais non, il me trom-
poit : cet homme a le cœur plus dur qu'un caillou. Il auroit
été fâché de ne pas me désespérer. Il a voulu me faire croire
que je perdois sa fille par ma faute. Ah ! Laurence, si j'ai eu
du plaisir à vous aimer, il me coûte cher ! Que ferai-je à
présent ? Je n'ai plus, plus d'espoir. Que lui dirai-je, quand
je la verrai ? Dieu ! la voilà.

SCENE XIV.

VALENTIN, LAURENCE.

LAURENCE, *en courant*.

REtirez-vous, dans un instant vous reviendrez.

SCENE XV.

LE SERGENT, USTACHE, LAURENCE ;
qui se retire en faisant la révérence au Sergent.

LE SERGENT.

Sais-tu bien, la Valeur, que ta sœur est jolie ;

C

L'HEUREUSE RENCONTRE ; USTACHE.

Oui.

LE SERGENT.

Mais très jolie.

USTACHE.

Elle est assez bien.

LE SERGENT.

Comment ? assez bien ! Vous êtes modeste sur son chapitre, mon ami la Valeur ; & moi je vous dis que sans un certain air de timidité, ce seroit un bijou parfait.

USTACHE.

A la bonne heure. Je suis bien aise de vous entendre faire son éloge. Mais au moins, mon Sergent, pendant que vous serez chez nous, n'allez pas.... Je vous avertis que ni mon pere, ni moi n'y prendrions plaisir.

LE SERGENT.

La Valeur, j'ai toujours aimé à suivre les grands modeles : en garnison, nos Officiers sont libertins ; j'y suis volage ; en campagne, ils sont perfides, je suis trompeur : mais aujourd'hui que ton pere me donne l'hospitalité.. Je me souviens que l'Empereur César, dans une visite qu'il fit au Roi Charlemagne, ne voulut pas voir sa femme en face de peur d'être tenté de sa beauté.

USTACHE.

C'est fort bien ressouvenu à vous. Mais César n'avoit pas regardé la Reine, & vous avez vu ma sœur, qui est gentille.

LE SERGENT.

Cela offre des inconvénients.

USTACHE.

Il y a moyen de les lever.

LE SERGENT.

Parle.

USTACHE.

Ecoutez. Il faut faire une fin dans ce monde.

LE SERGENT.

Sans doute ; après ?

USTACHE.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; c'est un vieux dicton,

LE SERGENT.

Fort bien. Mais où en veux-tu venir ;

USTACHE.

Epousez Laurence.

LE SERGENT.

Laurence !

USTACHE.

Oui Elle est jeune, belle, sage, & ma sœur ; par la corbeille ! vous pourriez faire plus mal.

COMÉDIE.
LE SERGENT.

19

La Valeur je puis de jour en jour devenir Officier, que ferois-je de ma femme ?

USTACHE.

Vous la laisseriez ici. Si vous preniez femme à la ville, j'en ai tant vu, que je ne vous conseillerois pas de voyager sans elle : mais vous la prenez au village ; & cela devient différent.

LE SERGENT.

Mais mon ami, il faut que l'épouse d'un Officier puisse paroître.

USTACHE.

Malapeste ! ma sœur est d'une figure à ne pas déshonorer un Major de place.

LE SERGENT.

Tu ne me comprends pas : je veux te dire qu'il lui faut un état.

USTACHE.

Laurence est un des bons partis du canton : & si vous faites ce mariage, en votre faveur mon pere se saignera.

LE SERGENT.

Ah ! la Valeur, j'ai trop vu ta sœur, & je sens bien que je finirai par l'épouser. Vois, parle à ton pere, arrange, & quand tout sera prêt, voilà ma main, j'en gratifierai cette belle enfant. O Amour ! Amour ! tu subjuguas Scipion, Caton, Pharamond, les quatre Fils Aymon ; & depuis la belle Hélène, qui fit ruiner Constantinople, jusqu'à la fille de Maître Vincent qui me fera peut-être quitter le Régiment, tous les Guerriers ont passé par tes mains.

USTACHE.

Ainsi voilà donc qui est fait ?

LE SERGENT.

Voilà qui est fait. Je sacrifie à ta sœur...

USTACHE.

Oh ! ça, je vais faire part de tout à mon pere, & je compte l'engager à consentir.

LE SERGENT.

Il est inutile d'en parler à Laurence ; sûrement elle m'adorera.

USTACHE.

Tout coup vaille : au moins les filles de village ne savent point encore avoir de volonté ; elles obéissent à leurs parents.

LE SERGENT.

J'apperçois ma jeune Divinité.

C ij

SCENE XVI.

LE SERGENT , USTACHE , LAURENCE.

LE SERGENT.
Bon jour , la belle poulette.

LAURENCE.
 Je vous souhaite le bon jour , Monsieur. Mon pere vous attend , mon frere.

USTACHE.
 Laurence , voilà mon Sergent qui te trouve bien aimable.

LAURENCE.
 Il a bien de la bonté.

LE SERGENT.
 Surement , ma petite mere , je vous proteste que jamais Pierre de Provence n'aima mieux la belle Maguclone , &c que....

LAURENCE.
 Vous me faites trop d'honneur.

LE SERGENT.
 Et du plaisir ? vous n'en dites rien.

LAURENCE.
 C'est que cela ne m'en fait point.

LE SERGENT.
 O pudeur ! pudeur !

USTACHE.
 Allons , allons , ne laissons pas impatienter mon pere.

LE SERGENT.
 Adieu , belle inhumaine ; nous boirons à votre santé.

SCENE XVII.

LAURENCE , seule.
Durant le temps qu'ils boiront , je pourrai parler un peu à mon aise avec Valentin. Hélas ! en quel état vais-je le mettre ! Ah ! nous sommes tous deux bien à plaindre ! J'entends le bruit des feuilles : surement c'est lui : c'est lui-même.

SCENE XVIII.

LAURENCE , VALENTIN.

VALENTIN.
Tout est perdu , ma chere Laurence.

COMÉDIE.
LAURENCE.

24

Tout est perdu, mon cher Valentin.

VALENTIN.

Votre pere a rejeté toutes les propositions, & nous avons eu... Je n'ose vous tout avouer.

LAURENCE.

Mon frere ne veut pas seconder mon inclination pour vous ; & de plus il m'a proposé... Je n'ai pas la force de vous dire le reste.

VALENTIN.

A quoi serviroit de nous rien cacher ? Nous n'en serons pas moins misérables. J'ai eu une dispute terrible avec votre pere ; il ne veut plus entendre parler de moi.

LAURENCE.

Vous avez raison, il faut tout dire. Non-seulement mon frere refuse de me servir en agissant pour vous ; mais même il a dit à ma mere qu'il m'en faudroit accepter un autre.

VALENTIN.

O ciel ! un autre ! Ah, Laurence !

LAURENCE.

Vous me déchirez le cœur.

VALENTIN.

Un autre ! Je suis au comble de l'infortune. Ah, Dieu ! vous l'a-t-on nommé ?... Jamais, non, jamais je ne pourrais supporter de vous voir la femme d'un autre. Je vais abandonner le pays ; je m'en irai le plus loin que je pourrai.

LAURENCE.

Ah, Valentin !

VALENTIN.

Je ne vous verrai pas triste ; vous ne me verrez pas périr de chagrin. Donnez moi votre main, que je la serre ; que je la baise ; c'est pour la dernière fois. Adieu, Laurence.



SCENE XIX.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN.
LAURENCE.

LAURENCE, *sans voir son pere, ni son frere.*
C'est pour la dernière fois !...

VALENTIN.

Je puis bien vous embrasser, n'est-ce pas ?

(Il l'embrasse.)

USTACHE.

Comment ! million de bombes !...

LAURENCE.

Ah ! Dieu ! c'est mon frere... (Elle se sauve dans la maison.)



SCENE XX.

VINCENT , USTACHE , VALENTIN.

USTACHE.

VA te cacher, effrontée; vas, tu as raison de te sauver.

VALENTIN.

Oh! c'est bien innocemment, M. Ustache, & vous ne devez pas vous en fâcher.

USTACHE.

Qu'est-ce que c'est? je ne dois pas m'en fâcher! il me plaît de m'en fâcher. Connoissez-vous cet insolent-là, mon pere?

VINCENT.

Oh! c'est un fort joli garçon, je t'assure; tantôt, parce que je lui ai refusé ta sœur, il vouloit m'étrangler.

USTACHE.

Etrangler mon pere! embrasser ma sœur! & je n'échinnerois pas ce maroufle-là! Mort d'un tonnerre!

VALENTIN.

Monsieur Ustache, tenez-vous tranquille: je ne suis pas content; je me soucie de vivre dans ce moment-ci, comme de cela; ne vous exposez pas: vous êtes le frere de votre sœur; je serois fâché de vous faire du mal; mais je ne vous crains pas.

USTACHE.

Et crois-tu que je te craigne, moi? Un soldat de Sa Majesté! Mauglebleu! double maraud! je ne fais qui me tiens de te...

VINCENT.

Doucement, Ustache.

VALENTIN.

Jarni! si mon frere qui est à l'armée, étoit ici, vous ne me parleriez pas comme vous faites, entendez-vous?

USTACHE.

Et que feroit-il, ton pere; ton frere; quand ils seroient cinquante?

VALENTIN.

Il me donneroit son épée, & nous verrions.

USTACHE.

Diable!... vous avez du cœur, M. Valentin; eh bien! tant mieux. Il y a moyen d'avoir une épée; enrôlez-vous dans le Régiment.

VALENTIN.

Non; après la maniere dont vous avez traité votre sœur, je ne veux pas servir avec vous.

COMÉDIE.
USTACHE.

23

Vous ne voulez pas ?

VALENTIN.

Non.

USTACHE.

Vous faites le mutin ? Vous vous engagerez , ou vous quitterez le village , & nous verrons qui mangera le lard.

VALENTIN.

Vous me menacez , je ne ferai ni l'un ni l'autre.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS. Me. VINCENT.

V Me. VINCENT , *qui paroît sur la porte.*
Incent , Vincent ! votre fille qui vient de se trouver mal.

SCENE XXII.

VALENTIN , USTACHE , VINCENT.

(Ils courent vers la Maison.)

Q UEST-CE que vous voulez ? Nous n'avons pas besoin de vous.

VALENTIN.

Ah ! M. Ustache , laissez - moi la voir ; je m'engagerai avec vous , je vous le promets.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS. LE SERGENT.

C E n'est rien , la Valeur : on lui a jetté de l'eau sur le visage ; elle revient ; ne vous effrayez pas.

VALENTIN , à Ustache & à Vincent.

Je vous en prie , que ie la voie , je m'engagerai.

VINCENT.

Laissons-la lui voir , mon fils , pourvu qu'il signe son engagement avant.

VALENTIN.

Donnez , donnez , je signerai.

U S T A C H E.

Mon Sergent , voilà un jeune homme qui veut s'engager ; faites-lui son engagement tout de suite.

L E S E R G E N T.

Ah ! ah ! mais il est d'une jolie figure ; c'est fort bien fait. Eh bien ! mon ami , tu veux t'engager ?

V A L E N T I N.

Oui , sur le champ.

L E S E R G E N T.

Oh ! oh ! peste ! il est bien déterminé. Combien veux-tu d'engagement.

V A L E N T I N.

Rien.

L E S E R G E N T.

Rien !

V A L E N T I N.

Dépêchez-vous , c'est tout ce que je vous demande.

L E S E R G E N T.

Quel âge as-tu ?

V A L E N T I N.

Vingt ans.

L E S E R G E N T.

Quels lieux t'ont vu naître ?... d'où es-tu ?

V A L E N T I N.

De Varicour.

L E S E R G E N T , étonné.

De Varicour ! Y connois-tu...

V A L E N T I N , brusquement.

Oui , Monsieur. (*A mi-voix.*) Le ciel te confonde avec tes lanterneries.

L E S E R G E N T , à Ustache.

Que dit-il entre ses dents ?

V A L E N T I N.

Je vous donne au diable avec vos questions.

L E S E R G E N T.

Tu es bien impudent de parler de la sorte à un Sergent.

U S T A C H E.

Il a quelque raison de s'impatienter.

L E S E R G E N T.

Mais encore faut-il que je fasse les demandes nécessaires ; que je sache son âge.

V A L E N T I N.

Vingt ans : je vous l'ai dit.

L E S E R G E N T.

Son pays.

V A L E N T I N.

COMÉDIE.
VALENTIN.

25

Varicour, puisqu'il faut tout vous répéter.

LE SERGENT.

Son nom.

VALENTIN.

Valentin Raimond.

LE SERGENT.

Eh ! c'est mon frere.

USTACHE, VINCENT, *ensemble.*

Lui votre frere !

VALENTIN.

Moi, votre frere !

LE SERGENT, *lui sautant au cou.*

Oui, mon cher Valentin, je suis ton frere aîné, Guillaume Raimond. L'heureuse rencontre ! Comment se porte notre pere ?

VALENTIN.

Il se porte bien. Nous lui avons causé bien des peines !

LE SERGENT.

Nous allons les réparer, c'est mon dessein. Mais toi, par quel hasard te trouvé-je ici ? Pourquoi as-tu quitté la maison paternelle & tes Dieux Pénates ?

VALENTIN.

Vous saurez tout, faites ma paix avec Monsieur Vincent ; & laissez-moi aller voir sa fille.

LE SERGENT.

Aller voir sa fille ? Sais-tu bien, mon cher petit frere, que cette fille & moi nous devons être unis par les nœuds de l'hymen ?

VALENTIN.

Quoi ! qu'est-ce que vous dites ?

LE SERGENT.

Je dis que Laurence m'est promise, & que je dois l'épouser.

VALENTIN.

Ah ! mon frere, mon cher frere, n'empoisonnez pas le plaisir que j'ai de vous revoir. J'adore Laurence, je donnerois avec joie tout mon sang pour elle ; ne m'arrachez pas mon bonheur, ne me faites pas détester la vie, vous haïr, me haïr moi-même. Encore une fois, faites ma paix avec Monsieur Vincent, pour que j'aie me jeter aux genoux de ma chere Laurence.

LE SERGENT.

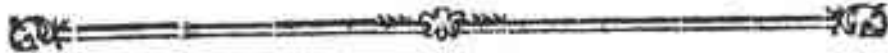
Ah ! le petit enchanteur ! Il m'en coûte..... mais t'aime-t-elle ?

VALENTIN.

Oui.

D

Allons, je te la cède.... où cours-tu? voilà sa mere qui l'amene ici pour lui faire prendre l'air.



SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, Mde. VINCENT, LAURENCE.

LE SERGENT.

OH! ça, Monsieur Vincent, vous voyez tout ce qui vient de se passer; il faut vous laisser vaincre en faveur de Valentin; c'est mon frere: à ce titre, il mérite quelque chose. Mon ami la Valeur est certainement de mon avis; j'espère qu'il se joindra à moi, & que....

USTACHE.

Dès que c'est votre frere, ceci change bien la these. Mon pere, j'ai des obligations à mon Sergent. Il faut..

VINCENT.

Je t'entends. Nous verrons. Je suis raisonnable.

VALENTIN.

Ah! Monsieur Vincent! (*Il l'embrasse & court à Laurence.*) Ma chere Laurence! voilà mon frere. Tout est changé. Votre pere consent. J'ai trop de joie, je ne puis pas parler.

Me. VINCENT.

Tenez, mon mari, je suis bien aise que vous soyez décidé; vous ne pouvez mieux faire. Car, Monsieur, (*Au Sergent.*) sans dire mal de vous, c'est un bon enfant que votre frere, qui rendra notre fille heureuse, & qui...

VINCENT.

Et qui... Que vas-tu leur conter-là? C'est bon, c'est bon. Oh! ça, Monsieur Valentin, en considération de Monsieur votre frere, qui est Sergent dans le Régiment de mon fils, je vous donne Laurence; mais c'est à une condition, Monsieur le Sergent.

LE SERGENT.

Que desirez-vous de moi?

VINCENT.

Ustache m'a dit que vous étiez un drôle de corps.

USTACHE, *bas*, le tirant par la manche.

Il ne faut pas dire cela, mon pere.

VINCENT.

C'est-à-dire, un homme tout ridicule... qui faisez rire les autres.

USTACHE, *bas*, & frappant du pied.

Eh! morbleu, c'est encore pis.

COMÉDIE.

17

VINCENT, *se retournant vers Ustache, & d'un ton fâché.*

Mais qu'est-ce que cela signifie ? je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends m'apprendre à m'expliquer. Je te trouve un drôle de corps toi-même ; il me sera permis de te le dire, peut-être.

LE SERGENT.

Il a tort : je ne m'offense pas des expressions grossières des hameaux. Que puis-je pour vous ? dites.

VINCENT.

Je voudrois que vous me fîssiez un conte pour me faire rire, car il m'a dit que vous étiez tout-à-fait plaisant.

VALENTIN.

Mon frere, soutenez votre réputation.

LE SERGENT.

Volontiers : écoutez. Il y avoit une fois un Roi...

USTACHE.

Et une Reine....

LE SERGENT.

Nenni, pas cette fois : c'étoit un Roi tout seul. Il avoit une fille dont le nez étoit court, court, on ne le voyoit presque pas. Cette fille..... étoit une fille.

VINCENT.

Oui.

LE SERGENT.

Elle avoit donc son pere, son pere avoit eu une femme ; cette femme avoit un frere, Roi d'un autre Royaume ; ce frere avoit un fils.

USTACHE.

Ce qui m'en plaît, des contes de mon Sergent, c'est qu'ils durent.

VINCENT.

Paix donc, Ustache.

LE SERGENT.

Ce fils avoit le nez long, long, qui ne finissoit plus. Attendez, non, je me trompe ; c'est la fille qui avoit le nez long, & le Prince avoit le nez court. Pour revenir : il étoit décidé, dès leur naissance, que l'on marieroit le Prince avec la Princesse, aussi-tôt qu'ils seroient en âge. Or, ils se ressembloient tous les deux par l'esprit ; ils étoient bien malins, bien mordans, ils se moquoient de tout le monde, & croyoient que, pour être beau, il falloit avoir le nez fait comme le leur. Il n'étoit pas sûr de les contrarier là-dessus, parce qu'on avoit eu grand soin de les gâter. Et puis, personne ne les aimoit : qui leur auroit dit la vérité ? Cependant le temps de la conclusion du mariage vint ; la Princesse avertie, se rengorge & part. En chemin, elle critiquoit chacun de plus

28 L'HEUREUSE RENCONTRE, &c.
belle; & le Prince, en l'attendant, étoit aussi plus caustique
qu'à l'ordinaire. Enfin, la future arrive, on vole au devant
d'elle, les deux époux se voient.

V I N C E N T, *riant.*

Ah, ah, ah, comme ils furent attrapés!

L E S E R G E N T.

Grand Dieu! qu'il est camus! dit la Princesse. Juste Ciel!
elle a un pied de nez, dit le Prince. Les Courtisans rioient
tout bas d'une aventure qui auroit fait plaindre les nouveaux
mariés, sans leur caractère; car au bout de tout, cela étoit
fâcheux: mais on ne fit qu'en rire, comme je vous disois,
& on retint leurs exclamations qui passèrent en proverbes.
Depuis, on ne manque pas de les appliquer à tous ces gens
qui se font toujours de fête sur ce qui les regarde, & qui
s'attendent à tous les succès qu'ils n'obtiennent pas.

V I N C E N T.

C'est bien, Monsieur le Sergent. Ainsi, ceux qui ne pré-
tendent à rien, n'ont rien à craindre.

L E S E R G E N T.

Oh! si: on veut croire qu'ils prétendent, & on dit d'eux
l'une ou l'autre moitié du proverbe.

V I N C E N T.

En ce cas, ceux qui veulent croire méritent les deux moi-
tiés ensemble.



F I N.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire,
place Saint-Didier, un assortiment de Pièces de Théâtre, imprimées dans
le même goût.